VICARIAT DU KEEWATIN

Souvenirs des Missions.

Par le R. P. E. Bonnald, O. M. I.

Le Pas était, en 1875, à mon passage ici, un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, situé près d'une mission anglicane et comptant une population indienne de sept à huit cents âmes. On appelait cette place en cris Oppaskvayak, ce qui veut dire détroit de rivière, parce que la Kisiskatchewan se resserre en cet endroit. A trois cents milles plus haut, sur la même rivière, il y a un autre poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui porte le nom de Fort la Corne.

Il y a eu, dit-on, à la fin du XVIII[e] siècle ou au commencement du XIX[e], un missionnaire jésuite tué au Fort la Corne, et vers le milieu du XIX[e] siècle un prêtre canadien tué non loin du Pas.

A l'occasion de la construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson, cet ancien poste de traite est en train de devenir une petite ville, un centre et un débouché. C'est par cette voie ferrée que l'Ouest, véritable grenier de l'Europe, va expédier les blés à la Baie d'Hudson, où les prendront les bateaux à vapeur des compagnies commerciales. Plusieurs chemins de fer du sud-est, sud et sud-ouest, vont venir aboutir au Pas. Cette perspective attire beaucoup de monde ici et les terres se vendent bien.

Nous n'avions qu'une petite mission ici jadis, où le missionnaire du lac Pélican d'abord, puis du Fort Cumberland, venait quelquefois visiter les quelques métis ou Indiens de la place.

En septembre 1887, j'étais venu ici du lac Pélican pour

mon ministère. Or, un dimanche matin, pendant que j'allais me préparer à la sainte messe pour notre petit noyau de catholiques, je vis arriver du côté du Fort un métis en canot avec un jeune homme que je reconnus du rivage pour un prêtre arrivé de la veille pendant la nuit : c'était le P. Ovide Charlebois, envoyé pour me tenir compagnie dans mes missions.

Le lundi suivant, nous gagnions en canot le Fort Cumberland, où la rougeole venait d'envahir la population. Nous aurions dû tous les deux aller au lac Pélican, mais en ce temps d'épidémie, il fallut bien se séparer ; et comme au Fort Cumberland beaucoup comprenaient et parlaient le français ou l'anglais, ce fut le jeune P. Charlebois qui dut rester là. C'était bien dur pour lui d'être obligé de rester seul dès la première année de mission. Mais le besoin des âmes l'exigeait, et le zélé missionnaire accepta ce sacrifice.

J'allai donc au lac Pélican. Sur le chemin je recueillis, par charité, dans mon canot, un patient qui semblait sur le point de mourir. Il fit son abjuration et se trouva mieux le lendemain.

On arriva en bon ordre à la mission, mais la maladie se répandit partout dans notre population. En deux mois, époque inoubliable, je comptai 75 décès. Combien de fois pensai-je au jeune P. Charlebois, bien inquiet sur son sort. Des malades, il y en avait partout, dans les loges, dans les maisons ; on m'appelait le jour et la nuit, quelquefois à de grandes distances. J'en avais quatre chez moi. Nous n'étions que trois hommes valides au lac Pélican : le commis du fort, un vieillard et votre serviteur. Outre le soin à donner aux âmes, il me fallait secourir les corps, porter à boire, à manger aux pauvres malades, leur faire du feu, etc. J'en trouvais parfois sur le plancher huit ou dix qui se plaignaient. On devine quelle odeur repoussante s'exhalait de ce réduit. Mais qu'importe, je les entendais en confession et leur administrais les derniers sacrements.

Le bon Dieu eut pitié de ces pauvres gens ; à cause d'eux, il me préserva de la terrible maladie et je pus ainsi les aider à bien mourir. De ceux qui étaient en tente ou en loge, peu échappèrent à la mort. Au contraire, de ceux qui étaient dans les maisons, bien peu moururent. Les plus à plaindre et les plus malheureux furent ceux qui, éloignés, n'eurent aucun secours ni temporel ni spirituel, et d'aucuns, qui n'avaient pas succombé au plus fort de la maladie, moururent par imprudence, mais aussi presque par nécessité. Ils touchèrent trop tôt l'eau froide en visitant leurs filets pour apaiser leur faim.

Un jour, sur les premières glaces, un homme vint m'avertir qu'un père de famille, qui avait perdu tous ses enfants, me demandait pour sa femme en danger de mort. Je partis avec Cyrille en traîne à chiens. Nous arrivions sur le soir à domicile. J'aperçus quatre cercueils d'enfants placés sur les branches des arbres à cause des chiens. Dès que j'entrai dans la loge : « Oh ! merci, mon Dieu, s'écria la malade, la meilleure chrétienne du pays. Merci, je vais me confesser et mourir pour rejoindre mes enfants. » Après sa confession, la digne chrétienne me raconta ce qui s'était passé pour sa fille Marie, une très sage enfant de dix ans, que j'avais vue si souvent réciter dévotement son chapelet dans la visite quotidienne qu'elle faisait à l'autel de la sainte Vierge. « Mon enfant n'était déjà plus de ce monde, m'assure la mère, quand tout d'un coup elle pousse un grand et long soupir, ouvre les yeux, et nous dit : « Papa, « maman, écoutez-moi : je reviens un instant pour vous « dire ceci : un ange m'a accompagnée jusqu'au bord du « gouffre, et, me montrant l'horrible séjour des damnés, il « ajouta : « Quel bonheur pour toi d'avoir bien prié et bien « vécu ! Maintenant, va dire à tes parents ce que tu as vu « et montons au ciel. » Au revoir, au ciel, papa, maman. » Et elle referma les yeux pour toujours ! »

Nous prîmes donc les quatre petits cadavres sur notre traîneau. Je marchais devant les chiens, et comme il n'y

avait pas de neige sur la glace vive, je glissai et tombai à la renverse sur le lac. Cyrille me raconta que je restai une demi-heure sans remuer ni parler; je m'assis ensuite, mais sans aucune connaissance, faisant des questions n'ayant aucun sens. Il dut me tenir par la main comme un enfant, à la halte de midi, pour boire le thé; je ne mangeai pas et continuai à divaguer. Le pauvre homme pleurait, croyant que j'étais devenu fou pour toujours.

En arrivant à la mission, je demandai qui avait installé le poêle. Or, c'était moi-même avant le départ. On me fit un lit dans la pièce d'en bas et ne fis qu'un somme, paraît-il, de toute la nuit. Puis le matin, vers neuf heures, juste 24 heures après ma chute, je m'éveillai et fus bien surpris de me voir dans la salle, au milieu des habitants qui étaient venus me voir et guetter mon réveil. J'avais toute ma connaissance, Dieu merci. Huit jours après, n'ayant plus de malades à visiter aux environs, je partis pour Pakitawagan où il y avait de nombreux morts, et des cadavres non encore enterrés. Le chemin était bon, car il était tombé assez de neige pour ne plus être exposé à tomber sur la glace. Sur mon chemin, je trouvai sept cadavres dans un campement, et à Pakitawagan, j'en trouvai onze. Sur les cadavres de quatre d'entre eux, je trouvai des lettres comme d'outre-tombe, faites de quatre morceaux d'écorce de bouleau pliés en quatre et cousus avec du fil. Ces lettres portaient comme inscription : « *Le Père seul lira ceci.* » C'était la confession de ces pauvres gens.

Se voyant près de mourir si loin de leur missionnaire, et sans espoir de le voir pour se confesser, ils crurent bien faire d'écrire ce qu'ils auraient dit au Père. Ils avaient prié avec ferveur, disant leur chapelet en face de l'image de la sainte Vierge, attachée à la perche du Wigham. C'était vraiment touchant et j'en pleurais d'émotion. Mon Père, depuis que je me suis confessé, j'ai fait ceci ou cela; je le regrette, j'en demande pardon à Dieu; prie pour mon âme.

Je laisse qui une martre, qui un vison, et un autre, qui n'a pas de fourrure, laisse une chaudière de cuivre pour une messe de mort. Dans le camp, il n'y avait pas de bras valides pour faire les fosses, et la terre était gelée à quatre pieds de profondeur !

Un petit garçon de 10 ans et sa petite sœur avaient laissé la loge, après la mort de leurs parents, pour aller avertir leur oncle à huit milles dans le bois.

Cependant, le calme rétabli, le R. P. Charlebois s'attendait à être rappelé du fort Cumberland. Je députai, pour aller le chercher, mon plus dévoué compagnon et un de ses amis. Il faisait froid, très froid, et Monseigneur doit se souvenir encore de la triste nuit qu'il passa au campement où il fut obligé de se lever dans la nuit à l'insu de ses compagnons de voyage. Le feu était éteint depuis longtemps. Cyrille finit par s'éveiller et vit le jeune missionnaire le givre aux cheveux et à la barbe, aux cils et aux sourcils, et ne parvenant pas à se réchauffer. Heureusement, on put faire un grand feu et attendre en patience l'heure du départ.

Mais revenons à notre petite ville du Pas. Elle se trouve maintenant la résidence épiscopale de notre Révérendissime Vicaire apostolique du Keewatin. Elle ne possède pas encore, comme on le pense bien, de cathédrale, mais il y a deux grandes maisons bien convenables, dont l'une sert d'hôpital avec des Sœurs, et l'autre de résidence pour Monseigneur, avec deux Pères ; une partie des appartements est réservée pour l'école et tout l'étage supérieur est occupé par l'église.

La ville et les environs comptent environ 300 catholiques. Maintenant qu'un magnifique pont joint les deux rives de la Saskatchewan, les trains y arrivent trois fois par semaine. La voie ferrée va déjà à 80 milles vers le nord, et l'été prochain, elle ira cent milles plus loin.

Dans ce Nord si vaste, il y a des centres où se réunissent les Cris et les Sauteux. J'en ai visité plusieurs, et combien

ces pauvres gens, dégoûtés des ministres méthodistes, voudraient avoir des prêtres catholiques! Ils me l'ont dit tous les ans quand il m'a été donné de les rencontrer à Norway-House, depuis que je suis revenu de leur pays il y a six ou sept ans. *Rogate ergo dominum Messis!* Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer de bons ouvriers.

E. BONNALD, *O. M. I.*

VICARIAT DE NATAL

Lettre du R. P. J.-L. Le Texier, O. M. I., publiée par les « Annales de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ».

Avant-propos.

Pendant plus d'un demi-siècle, les différentes sectes protestantes d'Europe et d'Amérique avec leurs légions de ministres et des ressources dix fois supérieures aux nôtres, l'Eglise catholique avec ses missionnaires et les aumônes de la Propagation de la Foi, de Saint-Pierre Claver et de bienfaiteurs particuliers, ont rivalisé de zèle pour évangéliser les noirs du Sud de l'Afrique, pour leur enseigner Dieu et Jésus-Christ. L'œuvre de la conquête, aidée par la civilisation qui, en ouvrant le pays, a facilité matériellement notre travail, est loin d'être accomplie. C'est cette année seulement que, dans le Basutoland, un catholique, Griffith, le premier roi chrétien de la race des Basutos, est monté sur le trône, et, au Natal, sur un million de noirs, nous ne comptons que 100.000 chrétiens. Nous sommes donc encore en plein paganisme.